

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
 La Haye. Provinces,
 pour un an 26 fl. 30 fl.
 six mois 14 » 16 »
 trois mois 7 » 8 »

PRIX DES INSERTIONS.
 les 5 premières lignes 1 fl. 50 (l'impression comprise) et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA REDACTION.
 à La Haye, L'ayé Nieuwekerk,
 derrière le Prinsgracht, sous
 le N° 10 de l'abonnements.
 Chez M. Van Weelden, libraire,
 Spui, à La Haye.
 Les lettres et paquets doivent être
 envoyés à la direction franc de port.

LA HAYE, 18 Avril.

Les Etats-Unis et l'Angleterre.

Les nouvelles reçues en dernier lieu des Etats-Unis faisaient pressager un arrangement à l'amiable du différend survenu entre ce pays et l'Angleterre. Le parti de la paix gagnait, disait-on, de terrain aussi bien au sénat que dans le sein du congrès. Le motif principal qui semblait revenir à des sentiments pacifiques, la crainte de la guerre paraissait, en un mot, en train de prévaloir. Aujourd'hui il n'en est plus tout à fait ainsi.

Il y a deux semaines que le message de M. Polk a adressé au sénat un message par lequel il annonçait une augmentation considérable des forces de terre et de mer. Toutefois il ne faut pas conclure de cette résolution qu'une rupture soit imminente entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Telle n'est nullement la pensée de M. Polk, il a confiance dans le maintien de la paix; mais il a vu les armements que prépare l'Angleterre, et que rien, dans l'état actuel des choses, ne justifie, si ce n'est la crainte d'une guerre prochaine avec l'Amérique du Nord. L'Angleterre a dans ses ports une escadre formidable toute prête à se mettre en mer au premier signal. Les Etats-Unis, au contraire, ne disposent que d'un petit nombre de bâtiments non armés pour la plupart et qui ne pourraient l'être que lentement. Pourquoi les Etats-Unis n'imiteraient-ils pas leur puissante rivale? pourquoi ne se prépareraient-ils pas à la guerre tout en restant animés du même désir de maintenir la paix? On n'improvise pas une flotte en quelques semaines; les Etats-Unis n'auraient beau mettre des vaisseaux en chantier le jour où une rupture viendrait à éclater. Déjà il serait trop tard pour que les Etats-Unis puissent porter des le début de la guerre. Il leur faut donc une sage prévoyance en augmentant leurs armements; il est manqué à ses devoirs en demeurant plus longtemps dans l'inaction. Peut-être même est-il trop tard pour mettre les Etats-Unis en mesure de lutter avec les flottes de la Grande-Bretagne; car si le différend de l'Orégon doit être tranché par l'épée, l'Angleterre sera prête à entrer en lice avec elle sur l'Océan.

Le journal anglais *the Globe* assure qu'il tient de source officielle que les négociations relatives à l'Orégon ont été suspendues et qu'il n'y a pas d'apparence qu'elles soient reprises.

Texte du Message transmis au sénat.
 Le message des Etats-Unis, en réponse à la demande du sénat contenue dans sa résolution du 12 de ce mois.

« Dans mon opinion, les circonstances concernant les relations avec les Etats-Unis exigent en ce moment une augmentation de nos forces de terre et de mer, et si en est ainsi, quelles sont ces circonstances, et quelle est l'opinion qu'une sage précaution exige de nous? »

« Dans mon message annuel du 2 décembre dernier j'ai recommandé à la considération favorable du congrès, une augmentation de nos forces navales, surtout de notre marine à vapeur, et la levée d'une force militaire suffisante pour garder et protéger ceux de nos compatriotes qui voudraient émigrer vers l'Orégon. Depuis lors aucun motif n'est survenu pour me faire révoquer ou modifier cette recommandation. Au contraire, il existe des raisons qui, suivant mon avis, nécessitent non-seulement qu'elle soit mise promptement à exécution, mais encore que de nouvelles mesures soient prises pour la défense nationale.

« L'examen de ces nouvelles mesures a été soumis aux comités spéciaux des deux chambres du congrès en réponse aux demandes de ces comités, dans des rapports préparés avec ma sanction par le secrétaire de la guerre et le secrétaire de la marine, le 26 décembre et le 8 janvier derniers, et assez ordinairement de communication avec le congrès et qui, dans les circonstances actuelles, a été jugé le plus convenable. Des événements ultérieurs n'ont confirmé dans l'opinion que ces recommandations étaient des mesures de précaution et d'opportunité.

« Le père de ce pays professait cette sage maxime, que se préparer à la guerre est un des moyens les plus efficaces de conserver la paix, et que, tout en évitant une occasion de dépense en cultivant la paix, nous devons nous rappeler aussi que des dépenses faites à propos pour se préparer au danger, préviennent souvent des dépenses plus grandes qu'il faudrait faire pour le repousser. L'obligation générale d'accomplir ce devoir est rendue aujourd'hui plus pressante pour nous par des faits qui sont connus du monde entier.

« Un différend relatif au territoire de l'Orégon, existe aujourd'hui entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, et tandis que, aiant que nous pouvons en juger, les relations de cette dernière puissance sont sur le pied le plus pacifique avec toutes les nations de l'Europe, elle fait des armements extraordinaires et de grands préparatifs militaires et maritimes, soit dans la métropole, soit dans ses possessions de l'Amérique septentrionale.

« On ne peut se dissimuler que quelque sincère que soit le désir de la paix, en cas de rupture, ces armements et ces préparatifs seraient dirigés contre notre pays. Quel qu'en ait été le but dans l'origine, on ne peut douter qu'ils ne soient maintenant, aujourd'hui, en partie du moins, en vue de la possibilité d'une guerre avec les Etats-Unis; la mesure générale de ces préparatifs de guerre est donc, en ce qui concerne les Etats-Unis, une mesure de précaution et d'opportunité. Dans le discours que j'ai prononcé le 26 décembre dernier, j'ai recommandé aux ministres de la guerre et de la marine, dans les deux chambres du parlement, sous l'aspect de nos relations avec la Grande-Bretagne, je ne puis douter de l'opportunité d'augmenter nos moyens de défense, tant sur terre que sur mer. Cette mesure ne peut être une cause d'offense pour la Grande-Bretagne, ni augmenter le danger d'une rupture. Si, au contraire, nous nous croisons les bras en toute sécurité, et que nous nous trouvassions tout à coup jetés dans des hostilités pour le maintien de nos justes droits, sans aucun préparatif suffisant, notre responsabilité envers le pays serait du caractère le plus grave. Si une collision entre les deux pays est évitée, comme j'espère fermement qu'elle peut l'être, le surcroît de dépense qu'aura eu à supporter le trésor ne sera pas perdu; tandis que, dans le cas où cette collision éclaterait, ces dépenses seraient indispensables pour maintenir nos droits nationaux et l'honneur de notre pays.

« Je n'ai eu aucun motif de changer ou de modifier les recommandations de mon message annuel au sujet de la question de l'Orégon. La notification pour l'abrogation du traité de 1827 est autorisée par le traité même et ne peut être considérée comme une mesure de guerre; et je ne puis venir sur ma conscience de dire que cette notification doit être faite promptement. Les recommandations que j'ai faites sont conformes au traité existant et n'auraient aucun effet sur les relations avec les Etats-Unis dans l'Orégon la même mesure de protection que celle dont jouissent depuis longtemps les sujets anglais sur ce territoire.

« L'état de nos relations avec le Mexique est encore dans une condition

incertaine. Depuis la réunion du congrès, une nouvelle révolution a eu lieu dans ce pays, et a fait passer le gouvernement en d'autres mains. Cet événement a fait traîner en longueur et pourrait bien empêcher l'arrangement des différends existant entre les Etats-Unis et ce pays. Le ministre des Etats-Unis au Mexique, à la date des dernières nouvelles, n'avait pas été reçu par les autorités mexicaines. Des démonstrations d'un caractère hostile aux Etats-Unis continuent de se produire au Mexique, ce qui m'a fait juger convenable de garder près des deux tiers de notre armée sur notre frontière du sud-ouest. Par cette mesure plusieurs de nos postes militaires réguliers ont été réduits à un état de défense insuffisant si quelque éventualité venait à surgir.

« En vue de ces circonstances, mon opinion est qu'une augmentation de nos forces navales et militaires est nécessaire en ce moment, pour placer le pays dans un état de défense convenable. En même temps mon intention bien arrêtée est de continuer à suivre la ligne de politique la plus propre à conserver une paix honorable avec le Mexique, comme avec la Grande-Bretagne; rien ne viendra plus efficacement à l'appui de cette politique que l'unanimité de nos conseils et le maintien ferme de nos justes droits.

« Washington, le 24 mars.
 Signé, JAMES POLK. »

A la suite de la présentation de ce message, une discussion assez vive a eu lieu au sénat, mais elle n'a amené aucune résolution définitive de cette assemblée. Au départ de l'Orégon, le 31 mars, le sénat, après avoir consacré plusieurs séances à la discussion des résolutions sur la dénonciation du traité de 1827, n'avait pas encore émis de vote définitif sur cet important objet.

Le secrétaire de la marine a présenté à la chambre des représentants l'état de situation de la marine militaire des Etats-Unis. Cette marine se compose de cinq vaisseaux de ligne, vingt frégates, vingt-trois corvettes, deux grands steamers, huit bricks ou schooners, deux steamers pour le service des ports et quatre gabarres de charge. Tous ces bâtiments sont prêts à servir sur la mer, les uns immédiatement, d'autres dans quelques jours, et quelques-uns dans un an. Les dépenses pour compléter l'armement de la marine consistent les augmentations projetées dans la marine, et que le président annonce dans son message à être continuées. Il s'agit de construire 40 steamers de divers rangs destinés à la protection des côtes, tant sur l'Océan que dans les lacs intérieurs, et en outre 12 frégates et 9 corvettes de voiles. Les dépenses totales de cet énorme armement s'élèvent à 17,220,000 dollars (43,000,000 fr.). Ce projet est celui des chefs de bureau du département de la marine. Il existe un autre projet du secrétaire de ce département lui-même qui se borne à demander 10 steamers et le même nombre de frégates et de corvettes. On ne sait lequel de ces deux projets le président a sanctionné.

Dans sa séance du 25, la chambre des représentants a adopté un projet de bill tendant à autoriser le pouvoir exécutif à former deux nouveaux régiments de carabiniers et à augmenter de 10 hommes par compagnie les régiments de dragons, d'infanterie et d'artillerie de l'armée américaine. Ce bill a été voté par 164 voix contre 15.

Les nouvelles de la Plata sont toujours en suspens. Les affaires de la Plata étaient en suspens à cette date. Les chefs des forces

REGULATION DU JOURNAL DE LA HAYE. 19 AVRIL 1846.

LA DECIMA CORRIDA DE TOROS.

Depuis que je suis revenu d'Espagne, il ne s'est point passé, je crois, un seul jour, sans que l'on m'ait adressé les deux questions suivantes: Comment trouvez-vous la reine, et que pensez-vous des combats de taureaux? En ai-je dit, monsieur, que, la reine à part, les combats de taureaux ont été, de toutes les curiosités péninsulaires, de celles qui paraissent les plus piquantes, et il m'est venu à l'esprit de vous en parler.

Mérimée et Th. Gautier, sans parler des nombreux écrivains espagnols, ont excité l'intérêt plus qu'ils ne l'ont épuisé. Ceci posé, et la matière plaisant pour le quart d'heure à ma fantaisie, je vous prie, si vous le permettez, une tragédie dont je fus témoin, et qui me parut plus émouvante que toute la tragédie.

Permettez-moi d'abord une courte introduction. Il me paraît curieux, avant de décrire l'état présent de la tauromachie en Espagne, de raconter son origine et les modifications successives qui ont fait d'un amusement pittoresque un art véritable (*el arte de toros*), art qui a, comme la chorégraphie ou l'écriture, ses lois, ses principes et son code. Je donnerai peut-être quelque intérêt à ces recherches en ajoutant que je les extrais en partie d'un livre écrit par le célèbre Francisco Montés lui-même, dont personne en France, que je sache, n'a encore apprécié ni même révélé le talent littéraire.

De l'avis du premier matador de ce siècle, — et cette opinion seule donnera de l'importance à une nouvelle, — il faut faire remonter l'origine des combats de taureaux au temps de la domination romaine, et même fort au delà. Le spectacle favori des Romains était, comme on le sait, les luttes des hommes contre des bêtes féroces, et les ruines imposantes des amphithéâtres de Tolède, de Mérida, prouvent que nulle part au monde ils ne célébraient avec plus de pompe qu'en Espagne ces fêtes « barbares et cruelles (*cruelles y barbaros*) » ainsi les juge Montés, et je le remarque à dessein, dans les cirques; les lutteurs avaient affaire le plus souvent à des lions ou à des tigres, et les spectacles sanglants du peuple roi donnèrent au peuple espagnol le goût des combats dans les arènes, sans fonder cependant la tauromachie, dont l'idée première, bien autrement ancienne, doit être attribuée, si nous en croyons notre auteur, au père Adam lui-même.

En effet, quand l'homme, nouvellement créé, errait dans les espaces dont le ciel lui faisait roi, il sentait la nécessité de vaincre et de s'approprier les animaux qui vaguaient avec lui dans ces solitudes. Un de ses premiers soins fut sans doute de courber sous le joug le taureau, dont la force lui était nécessaire, dont la chair lui était agréable, et dont la femelle lui donnait un succubus. Pour le dompter, il appela toute son intelligence à son aide,

il opposa l'adresse à la force brutale; de là naquit la tauromachie et les fils d'Adam furent les premiers toreros.

Je ne m'attarderai pas davantage, avec Montés, dans les siècles antédiluviens; j'ai voulu seulement faire sentir le ton emphatique qui distingue les premières pages de ce singulier livre, et je m'arrête, sachant fort bien qu'il faut être un grand matador pour se permettre en littérature des libertés pareilles. Je ne voudrais cependant pas que cette critique donnât de la tauromachie une idée trop défavorable. Cet ouvrage, en définitive, est amusant; il est bien coordonné et, autant que j'en puis juger, bien écrit. La partie technique est claire, simple, et l'on doit pardonner la solennité du début à un auteur épris à si juste titre de la grandeur de son art.

Si nous passons le déluge et même l'époque de la domination romaine, nous arrivons, comme il est naturel en Espagne, au Cid. L'opinion générale veut, en effet, que le célèbre Ruy ou Rodriguo-Diaz del Vivar, nommé le Cid, soit le premier qui ait combattu les taureaux à cheval. Cette action, inspirée par la valeur extraordinaire d'un héros bizarre, donna naissance à un spectacle qui fut établi définitivement depuis cette époque, et qui rendit bientôt célèbre la renommée du Cid et des chevaliers qui l'imitèrent. Ces combats, qui furent pendant longtemps un privilège de la noblesse, devinrent l'accompagnement indispensable de toutes les solennités publiques. Des bardes chantaient les exploits des lutteurs, et les bibliophiles paieraient aujourd'hui son poids d'or un petit poème ou fut célébrée, en 1124, la fameuse course de taureaux qui eut lieu à l'occasion du mariage d'Alphonse VII avec Boregunde la Chica, fille du comte de Barcelone.

Ce spectacle, jusqu'alors exclusivement espagnol, fut importé en Italie au commencement du XIV^e siècle; mais on dut bientôt le défendre, car, soit fatalité, soit maladresse ou manque d'habitude des combattants, les taureaux sortaient presque toujours vainqueurs de la lutte. Ainsi, dans la seule année 1332, dix-neuf seigneurs romains périrent dans le cirque, assurent les chroniques qui ne s'inquiètent pas du nombre des vilains qui furent évanoués autour d'eux. Il est à remarquer qu'en Espagne, où les taureaux sont d'une bravoure et d'une vigueur incomparables, de pareils accidents n'arrivent qu'à de longs intervalles, « tant sont grandes, conclut l'auteur, l'adresse et la valeur espagnoles! »

On maintint donc les combats de taureaux avec une passion croissante, et sous le règne de Jean II la galanterie chevaleresque, à son apogée, donna un nouveau stimulant à la tauromachie. Ce genre de tournoi fut adopté par les chevaliers espagnols; et, au lieu de rompre une lance en champ clos contre un rival bardé de fer, ce fut la mode en Espagne de disputer de témérité dans la place, et d'aller en habit de soie, affronter la fureur d'un taureau sauvage, pour un sourire de sa dame. Cette mode existait encore au XVI^e siècle, car j'ai vu, que Fernand Cortez, alors adolescent (sans doute vers 1500), assistant un jour à un combat très-meurtrier où un taureau terrible décousait tous les combattants les uns après les autres, une dame, qui avait sans doute des droits sur le cœur du futur conquérant du Mexique, lança son bouquet sous les pieds de l'animal en fureur. La

mort était presque certaine; Cortez, sur un signe que lui fut fait, n'en sauta pas moins bravement la barrière, ramassa le bouquet sous les cornes du monstre, et vint le jeter à la figure de la dame, lui exprimant ainsi tout à la fois son obéissance comme chevalier et son indignation comme amant.

Les souverains, en daignant prendre part eux-mêmes à ces joutes, firent pour elles plus encore que les sourires des dames; mais ce qui acheva de les mettre tout à fait en honneur, ce fut la rivalité qui s'éleva entre les chevaliers espagnols et les seigneurs mores, dont plusieurs, tels que Malique Alabez et Muza y Gazul, sont restés célèbres dans les annales de la tauromachie. Isabelle-la-Catholique arrêta cet état. Elle n'aimait pas ses taureaux, comme on dit en Espagne. Après avoir assisté avec horreur à une de ces fêtes déjà si populaires, elle annonça l'intention de les défendre dans tout le royaume. Cette menace mit en deuil la jeune noblesse; on conjura la reine, on la fit supplier de toutes les manières; elle fut inflexible; enfin on promit d'envelopper de bourellets de cuir les cornes des taureaux. Grâce à cet expédient, qui devait rendre beaucoup plus agréables les blessures graves, l'Espagne conserva son spectacle favori, et pendant quelque temps des taureaux embolados; puis, la reine oubliant qu'il fallait semblant d'oublier ses défenses, on supprima les bourellets et l'on rendit à ces combats leurs chances meurtrières, c'est-à-dire leur plus grand intérêt.

A la longue cependant, l'aversion secrète de la reine, que plus d'un courtisan feignait de partager; eût été fatale à la tauromachie, et il était urgent qu'un protecteur puissant vint lui rendre sa splendeur première. Charles-Quint fut cet homme. Disons-le à l'éternel honneur des amateurs de taureaux, Charles-Quint fut le type parfait de *torero*. Non-seulement il encouragea sans cesse par ses paroles, par ses conseils, par ses applaudissements, ce spectacle viril, mais souvent il parut en personne dans l'arène, et, maître d'un empereur, le soleil ne se couchait jamais, si il rêva et il conquit la gloire d'un vaillant torero. Et ce ne fut pas seulement un caprice de jeunesse; il conserva tard ce goût et ces habitudes. L'histoire raconte qu'à la naissance de son fils Philippe II (il avait 27 ans alors), il tua, sur la place de Valladolid, un superbe taureau de Ronda.

A dater de cette époque, une quantité de héros célèbres voulurent, à son imitation, se faire une réputation dans la place, et les annales tauromachiques ont enregistré fastueusement les noms de Pizarre, presque aussi fameux par ses estocades que par la conquête du Pérou, du roi don Sébastien de Portugal, et de Ramirez de Haro, le plus habile de tous. La réjouissance qui entoure les mers sombres de l'Escorial n'était plus que les jouissances publiques au morose Philippe II; il ne songea guère au cirque de Madrid; mais Philippe III le fit rebâtir, Philippe IV y combattit lui-même. Sous son malheureux règne, on supprima les premières règles de la tauromachie.

A en juger par ce petit code, qui nous est resté, les courses de cette époque ne ressemblaient nullement à celles de la nôtre. On combattait les taureaux à cheval et à la lance; c'était la seule méthode que pussent suivre les seigneurs qui descendaient dans le cirque par bravade ou par plaisir, sans vouloir faire de ce divertissement une étude exclusive. Pour

L'Angleterre avait eu une entrevue avec le général Paz, commandant des troupes réunies de Corrientes et du Paraguay, et de laquelle celui-ci s'était rendu à l'Assomption, capitale du Paraguay. Au Brésil, les résidents anglais, fort mécontents de la nouvelle loi relative aux successions, qui établit contre eux une sorte de droit d'aubaine, ont adressé à lord Aberdeen un mémoire pour protester contre cette loi.

Les lettres adressées de Tampico, le 25 février, à un journal américain, nous apprennent que les troupes des États-Unis se sont emparées du fronton de Santa Isabel, situé près de Matamoros, à tel point qu'on peut considérer Matamoros même comme déjà tombé entre les mains des Américains. Le fronton de Santa Isabel a été pris presque sans coup férir.

Les journaux mexicains commencent à discuter l'hypothèse de la restauration de la monarchie au Mexique. Quelques-uns de ces journaux sont partisans de ce projet.

D'après les dernières nouvelles du Texas, les troupes des États-Unis s'avançaient de nouveau vers le Rio-Grande sous les ordres du général Taylor. Une armée mexicaine considérable se concentrait sur cette frontière.

Le Roi a conféré la croix de chevalier de l'ordre du Lion d'Or à M. Buyskes, résident à Samarang, et à M. Wedderburn, commissaire-inspecteur néerlandais pour Bornéo, Riouw et Linga.

Depuis que la salle de notre Théâtre-Royal est éclairée par la vive et brillante lumière du gaz portatif, on a dû reconnaître de plus en plus la nécessité que ce mode fût appliqué à l'éclairage de la scène et des coulisses; on a même eu quelque raison de s'étonner qu'on négligeât plus longtemps l'emploi d'un procédé qui, par la naissance ou le décroissement graduellement insensible de la lumière, complète si puissamment l'illusion scénique.

Cette amélioration est enfin acquise à notre Théâtre-Royal, et jeudi dernier, à la première représentation de *l'Esclave du Camoen*, les spectateurs ont pu juger de l'effet produit par le gaz dans une de ses plus magiques applications. Quoique l'administration du gaz portatif, sous la direction de l'habile ingénieur M. Drouin, n'eût eu à sa disposition que quelques jours pour organiser l'appareil nécessaire, tout a marché à merveille, grâce au mécanisme aussi simple qu'ingénieux des chaudières qui portent les becs de gaz. A la représentation de jeudi, l'arrivée du jour, ménagée graduellement et d'une manière insensible, a produit le plus heureux effet; un fond représentant un paysage d'un pinceau de notre excellent peintre-décorateur, M. B. J. van Hove, et dont jusqu'ici on n'avait pu remarquer les charmants détails qu'il renferme, a été tout-à-coup vivifié par le brillant éclat des herbes disposées au fond du Théâtre. Ce premier essai a démontré la mesure des puissantes ressources qu'on peut tirer de l'emploi du gaz.

Au moment où nous mettons sous presse, le courrier de France d'Espagne ne nous est pas encore parvenu.

Bruxelles, 17 avril.

Nous touchons au moment où va s'engager la lutte entre le ministère et l'opposition au sein des chambres. Lundi prochain la session, interrompue depuis bientôt un mois, sera reprise et nous aurons le spectacle nouveau depuis bien des années, d'un ministère homogène, composé d'éléments pris dans un seul parti, en présence d'une chambre où les opinions n'ont pas été jusqu'à ce jour assez nettement tranchées pour qu'on puisse prédire à coup sûr que ce nouveau cabinet y trouvera une majorité assez nombreuse, assez compacte pour lui per-

recevoir sur un bon cheval et la lance au poing la charge d'un taureau, il suffit d'avoir beaucoup de courage et de vigueur, tandis que pour attaquer de front, à pied, comme font les toreros actuels, et l'épée à la main, un animal qui attend et qui observe son agresseur, il faut plus que de la force, plus que du sang-froid: il faut de la science, une science difficile, comme je le dirai bientôt, et une habitude que donnent seules une pratique constante et des blessures nombreuses. Au reste, déjà sous Philippe IV les règles étaient inexorables. Tout cavalier renversé devait combler le trou, sans être secouru; et, s'il sortait du cirque avant d'avoir tué le taureau, il se perdait de réputation. Quand sa lance était rompue, mais seulement alors, il pouvait se servir d'un glaive, et Quevedo raconte qu'en pareille circonstance don Henrique de Lara renouvela l'exploit de Pépin le Bref en abattant à coups de glaive la tête du taureau. Je ne sais si vous êtes de mon avis, mais je suis tenté de croire que Pépin pas plus que don Henrique n'ont fait pareille chose, bien que l'on se soit assuré en Orient que le cou d'un buffle se partageait aussi facilement qu'une pomme, pourvu que la main fût exercée et le damas d'une certaine trempe.

Si peu que je puisse vous paraître la situation d'un seigneur de la cour de Philippe IV, qui, renversé de cheval et seul dans le cirque, était contraint de tuer le taureau sans autre secours que son glaive, elle n'est rien en comparaison de celle du matador moderne au moment où retentit la fanfare suprême, car le seigneur frappait où il pouvait, par derrière, par les flancs, dans le cœur; il se débarrassait comme il l'entendait de son ennemi, et cela sans aucun péril pour le *lidiador* actuel, qui, je vous le répète, doit attaquer de front, à une place donnée, en passant par-dessus entre les deux cornes.

Quevedo rend compte d'un combat fameux qui eut lieu à la fin du XVI^e siècle, à Saragosse, en présence de don Juan d'Autriche. Là se distinguèrent don Luis de Mondejar et le duc de Medina-Sidonia, lesquels, dit l'histoire, se livrèrent à rudes jouteurs, qu'ils ne s'inquiétaient nullement que leur cheval fût rompu, attendu que les meilleures sangles, assurément-ils, sont les jambes du cavalier; autre fait qui me donne à penser que ce Quevedo est un homme qui n'était jamais monté à cheval de sa vie. Le combat de Saragosse fut le dernier de ce genre; Philippe V prit en une telle aversion les joutes de ce genre, que l'Eglise les prohiba, refusa la sépulture chrétienne aux victimes du cirque, et la noblesse, un instant atterrée, renonça à son divertissement favori.

Le peuple, lui, n'y renonça pas; il vit dans ces courses survécurent malgré la colère royale. Seulement elles changèrent de caractère. La noblesse, en abandonnant son privilège, laissa le champ libre à une autre classe d'hommes qui fit de la tauromachie sa profession exclusive et la convertit en un art véritable. Bientôt parut Francisco Romero, de Conda, qui le premier tua le taureau face à face, d'une seule estocade, sans autres armes que l'épée et la muleta. A dater de cette époque, la passion des combats de taureau prit avec une violence inconnue, dédaigna toutes défenses, se fit nationale, et fut sanctionnée, plus tard, par la sanction royale en fondant à Séville une académie de tauromachie.

Felle est en résumé l'histoire des combats de taureau; vous savez leur

origine et les modifications successives que leur ont fait subir les circonstances. Pour vous donner une idée de ce qu'ils sont aujourd'hui, je vais maintenant vous faire assister, autant qu'il sera en moi, à la plus belle corrida dont j'aie été témoin, c'est-à-dire à la dixième de la saison dernière. Le souvenir est récent, comme vous voyez, et mon récit sera bien maladroit s'il ne vous fait pas comprendre, excuser et même partager, jusqu'à un certain point, cette passion pour les taureaux qui possède les Espagnols, et peut-être plus encore les étrangers qui les visitent.

mettre de diriger sans appréhensions et sans embarras, du moins de la part du parlement, les affaires du pays.

S'il est vrai, comme on l'assure, que M. de Theux s'abstienne d'arborer le drapeau de son parti, s'il se dégage des entraves que les prétentions de ce parti mettraient infailliblement à ses mouvements comme ministre dirigeant, s'il sacrifie enfin des vues peu réalisables dans les circonstances actuelles aux besoins de la situation, il est à peu près sûr de trouver de la part des chambres un concours qu'il leur demanderait en vain s'il suivait une conduite contraire. Car la grande majorité des deux chambres ne demande pas mieux que de s'attacher à une politique réclément conciliante, à une véritable politique de transaction. Or, pour réaliser cette politique, M. de Theux possède la principale, la plus essentielle des qualités: une fermeté de caractère qui impose aux passions, une probité comme homme d'Etat et comme homme privé, qui est surtout propre à attirer et à séduire les esprits les plus prévenus, et enfin une grande expérience des hommes et des choses, à laquelle la vivacité d'esprit ni même l'habitude des travaux diplomatiques ne saurait suppléer, comme l'a prouvé l'exemple de M. Van de Weyer.

C'est de cette partie de la chambre appelée le centre gauche que dépendra sans doute l'existence du ministère de Theux. Cette fraction comprend plusieurs hommes d'une valeur politique incontestable; et, comme ils forment un groupe assez flottant de droite à gauche, de gauche à droite, suivant les circonstances, il faut que le ministère puisse compter sur eux pour se composer une majorité avec la droite et le centre droit. En détachant de la gauche ce groupe de 15 ou 20 voix, on isolerait la gauche, dont le *maximum* des forces ne dépasserait par le chiffre de 30 voix.

Dans la fraction que je viens de nommer pas un membre n'est disposé à faire de l'opposition systématique; mais, si le ministère de Theux veut l'attacher à sa politique, il faudra qu'il s'exprime nettement sur ses intentions, sur la ligne de politique qu'il compte suivre. Il faudra surtout qu'il s'engage à ne pas favoriser ce qu'on appelle les empiétements du clergé, car les hommes les plus modérés du centre gauche eux-mêmes sont franchement hostiles à ces prétentions et n'hésiteraient pas à se prononcer contre un cabinet qui a déjà le tort grave à leurs yeux, d'être dirigé par un homme que l'on considère comme la personnification la plus prononcée du parti catholique politique; ils n'hésiteraient pas à se prononcer contre ce cabinet, s'ils n'avaient pas tout d'abord la garantie d'une déclaration so-

lennelle.

L'exposé de la politique de M. de Theux, son programme qu'il présentera, dit-on, lundi, doivent donc trancher la question de majorité et de concours. Il importe, avant tout, que cette question reçoive une solution dès les premiers jours de la reprise de la session, afin que la position soit nettement dessinée et que la marche régulière des affaires ne se trouve pas ensuite arrêtée, comme il est arrivé plus d'une fois déjà à des cabinets qui, ayant manqué de franchise ou de hardiesse, ont eu plus tard à se repentir de n'avoir pas joué cartes sur table.

Aucun acte de M. de Theux n'a encore permis de juger quel sera son système, et les journaux libéraux ont eu beaucoup de peine à trouver, en appliquant beaucoup, un ou deux faits qu'ils

conçoivent en termes très-généraux, et il faudrait beaucoup de bonne volonté pour y trouver l'indication d'un système, d'une tendance à droite plutôt qu'à gauche.

Ce n'est donc point à cette circulaire qu'il faut attribuer la résolution prise par M. de Brouckère, de donner sa démission du poste de gouverneur de la province de Liège. M. de Brouckère, dont les libéraux ont eu souvent à tancer à la chambre tantôt les abstentions, tantôt les absences calculées, dit-on, n'a pas cru qu'il lui serait possible de continuer ce système de prudente réserve sous un ministère que toutes les présomptions dési-

gnent comme hostile à l'opinion dont il est un des principaux représentants. Il en est des hommes politiques, comme des généraux d'armée: il vient quelquefois un moment où la tactique la plus habile n'est plus un moyen de se tirer avec honneur des embarras d'une situation.

A la suite de la démission de M. de Brouckère le bruit a couru que M. Liets, gouverneur du Brabant, allait quitter son collègue de la province de Liège. Ce bruit ne s'est pas confirmé jusqu'ici, mais je puis vous assurer que les libéraux désireraient fort qu'il se confirmât. Le refus de concours de la part d'un homme qui jouit d'une très-grande considération à la chambre, par ses opinions modérées autant que par la netteté de ses vues, serait considéré par ce parti comme le précurseur d'un très-mauvais accueil pour le cabinet de la part de ce centre gauche dont je vous parlais tantôt, et qui tient en quelque sorte en ses mains les destinées de ce cabinet.

Le *Moniteur* publie un tableau où le produit des contributions indirectes du premier trimestre de 1846 est comparé avec celui du trimestre correspondant de l'année dernière. En voici le résumé:

	1846.	1845.
Droits de douanes	2,288,490 86	2,448,905 92
le sel	1,258,576 85	1,220,647 79
les vins étrangers	469,633 11	373,541 83
les vins indigènes	459,090 06	473,315 42
les bières et vinaigres	1,704,079 91	1,747,085 23
le sucre	541,572 26	309,193 69
les timbres de quittances, etc.	1,502 39	1,622 24
Droits de garantie des matières d'or et d'argent	27,794 18	31,261 62
Recettes diverses	2,490 64	2,697 05
Enregistrement	2,491,852 35	2,223,025 33
Graffe	82,399 17	80,917 98
Hypothèques	338,201 80	360,393 05
Successions	322,330 79	329,338 63
Timbre	684,800 14	684,800 14
Antennes	34,236 57	34,236 57
Produits des canaux et rivières	368,928 23	368,928 23
Produits des barrières	469,382 42	430,830 04
Produits des postes	858,711 50	820,168 30
Produits du chemin de fer	2,540,422 01	2,272,036 33
Totaux	fr. 16,152,162 00	15,932,764 76

Nouvelles d'Irlande.

Londres, 15 avril.

La dernière réunion de l'association du rappel a été un peu plus animée que les précédentes. M. O'Connell de retour à Dublin, assistait à cette assemblée avec plusieurs de ses satellites, les Grattam, les O'Brien, les Steele, pour donner plus d'éclat à ce *meeting*, dans lequel on devait protester de nouveau contre le bill de coercition. Les membres de l'association qui font partie de la corporation municipale de Dublin, s'étaient rendus à cette séance dans leur costume officiel, et le nouveau lord-maire de Dublin s'y était rendu également accompagné de tous les officiers municipaux. Ce magistrat a été appelé à présider l'assemblée. La foule qui se pressait dans *Constitution-Hall*, était

de Mayo au parlement, a pris la parole pour remercier M. O'Connell, l'association et les évêques catholiques de l'empressement qu'ils ont mis à favoriser son élection; aussi, dans sa reconnaissance, ce jeune *repealer* a-t-il pris l'engagement solennel de faire tout ce qui lui serait prescrit par l'association, de servir à la lettre toutes les injonctions; c'est ainsi que l'on comprend l'indépendance du député dans *Constitution-Hall*.

M. O'Connell a aussi harangué l'assemblée; il a parlé un peu de tout suivant sa coutume; il a recommandé aux Irlandais d'être calmes et paisibles; tout en leur disant qu'ils n'obtiendraient jamais rien du gouvernement ou du parlement anglais,

de la saison, et jamais je n'en ai vu ni à Madrid, ni en Andalousie, d'aussi terrible.

Le cirque, la *Plaza de Toros*, est situé du côté du Prado, en dehors d'une porte de la ville qui est à Madrid, toute proportion gardée, ce qu'est à Paris l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile; un peu en avant de l'association comme notre nouveau Hippodrome. La *Plaza de Toros* de la *Puerta del Sol* en est moins éloignée que l'école que de la barrière de l'Etoile; mais on ne marche guère en Espagne, et peu de curieux songent à faire à pied un pareil voyage; une quantité de *carrioles*, pareils à ceux de Naples, et d'innombrables mules attelées de douze ou quatorze mules couvertes de pelotes et de houppes de laine, stationnent sur la *Puerta del Sol*. Les cochers convient à grands cris les passants, et les passants, que l'on veut raçonner, injurient les cochers de toute la force de leurs poings.

A quatre heures, je montai dans un de ces véhicules, et je fus conduit avec une étonnante vitesse; à travers une foule immense, vers la porte de Alcalá. Madrid, cette ville, ordinairement triste et silencieuse, se réveille tout d'un coup le lundi, met ses habits de fête, et se presse tout entière sur cette longue avenue bordée de petits arbres, qui conduit à sa plus belle porte. Ces petits *coucoux* follement bridés, ces mules baveuses, ces chevaux andalous à la crinière nattée, ces cavaliers qui reprennent pour ce jour la coutume du chapeau *calanese*, la veste brodée, la culotte colorée et la guêtre finement piquée du *majo*, ces mystérieuses *señoras* avec leurs sombres mantilles et leurs yeux étincellants, les *caballeros* bien attelés de quelques dandies anglo-madrilènes, les *señoras* à la mode à tout cela, forment, pour le voyageur non initié, un spectacle et fort ému d'avance de ce qu'il va voir; le spectacle le plus caractéristique qu'il puisse trouver dans la capitale.

La barrière dépassée, on voit s'élever le grand mur extérieur du cirque: une quantité de voitures encombrant les abords, et un détachement de cavalerie est rangé vis-à-vis l'entrée principale. La multitude pénètre dans la place rapidement, mais avec ordre, sans tumulte et sans ruine. Les hommes se rangent avec toute la politesse espagnole pour laisser passer les femmes; on ne se presse pas, et l'on ne se bouscule jamais inutilement comme à Paris, où la foule, composée des êtres les plus intelligents de l'Europe, est cependant plus stupide qu'en aucun lieu du monde.

Le cirque est intérieurement d'une grandeur imposante; il est circulaire, construit à demeure et découvert comme le Colisée. Un pan du ciel bleu lui sert de voûte, et le soleil, lustre magnifique, jette des flots de lumière sur les douze mille spectateurs qui s'étagent sur les gradins. L'arène, inoins grande que la place Vendôme, est entourée d'un épais mur de six pieds de hauteur, et peint en rouge foncé. Derrière cette barrière, un chemin assez large, encaissé et laissé libre; c'est la coulisse de ce théâtre. Au-delà du chemin, les gradins s'étagent, et au-dessus des gradins se trouvent les loges, lesquelles, buées la plupart à l'année, sont confortablement tendues et meublées.

(La suite demain.)

Diaz, au contraire, peint le général dans le particulier, réflétant en quelque sorte le tout dans le détail. Les métaphysiciens comprendront à merveille cette observation, un peu subtile; les poètes aussi; car la véritable poésie n'a jamais été le sentiment du détail, mais la haute intelligence des harmonies et de l'ensemble; être poète, c'est sentir la vie universelle dans chaque atome de la création.

» Son *Orientale* est, à l'autre, d'Amour, avec un effet plus vigoureux et des fonds d'une valeur comparable. Derrière les arbres aux larges feuilles, roussies par l'ardeur du ciel, se devinent les bâtiments du harem et quelques figures vivement colorées. Son *Abandon* représente une jeune femme nue, assise dans un paysage, et vue de dos. On n'a jamais besoin d'être habillé dans les campagnes de Diaz. L'art du détail est inconnu dans ces climats brûlants. Cette petite peinture est de la plus fine qualité.

» Sa *Léda* annonce toujours une riche palette et une touche délibérée; le ton des chairs fait souvenir du Corrège; mais la tournure du dessin n'est pas aussi distinguée que dans les autres groupes du même peintre; le col du cygne n'a pas la délicatesse spirituelle et adouci que le poète des sérails aurait pu rêver.

» Sa *Sagesse et sa Magicienne* sont deux fées de la même famille. La *Sagesse* est bien folle de ne pas écouter les petits Amours qui voltigent autour d'elle, et les propositions de ce paysage envoient. Sagesse sur qu'elle finira cependant par tomber sur les herbes odorantes, enlacée par les guirlandes, dont les perfides péries couvrent la chaste nudité.

La *Magicienne*, avec sa baguette, n'a rien à faire pour évoquer les prodiges. N'est-elle pas déjà en plein monde fantastique ?

Diaz se trouve ainsi, avec MM. Ary Scheffer, Decamps, Delacroix, Lehmann et quelques autres, dans les genres des plus divers, un des principaux exposants au Salon de 1846, comme il est un des peintres les plus vivants de l'école actuelle. Personne ne le surpasse pour la poésie et il s'est senti de force, cette année, à porter son nom de la Pan.

Si nous avons reproduit dans presque tout son étendue le jugement que nous avons porté sur le talent d'un artiste dont les œuvres ont rencontré un succès si prompt, si éclatant, si durable, nous nous sommes permis de dire que ce succès ne servirait aussi à faire comprendre, nous le craignons, d'un point de vue précis, en France, par la critique, la lecture de ces analyses raisonnées dans une idée exacte de la physionomie d'un artiste. Nous poursuivons ces analyses.

M. Lehmann a eu l'ambition d'évoquer les nymphes antiques. Il s'est attaqué tout simplement à Eschyle et à Prométhée. Il a cherché dans ses *Océanides*, un reflet de la poésie grecque, si simple et si grandiose. Ce groupe des Océanides est très bien disposé quatre femmes nues sur un rocher battu par les vagues; l'une, au sommet, debout et tournée à gauche vers la cime lointaine où Prométhée est enchaîné; un peu au-dessous, deux autres femmes; celle-ci assise, de profil à droite; les bras allongés et les mains jointes contre les genoux; celle-là accoudée et vue de face; la dernière est affaissée à la base de cette pyramide humaine, et vue de dos. Nous avons ainsi tous les aspects de la femme féminine. C'est le tour de force que Giorgione fit avec une seule figure dont les quatre faces se reflétaient dans l'eau ou dans le miroir d'une amoureuse accrochée aux branches des arbres.

Les *Océanides* de M. Lehmann sont d'une belle tournure et d'une belle forme; les têtes ont de la réverie et une expression profonde; les corps sont modelés avec précision. On pourrait seulement reprocher à ces quatre femmes de présenter le même type, sans une variété suffisante. C'est le défaut de M. Lehmann, de faire toujours les mêmes personnages, et de peindre un peu dans la même gamme.

» Shakespeare donc, après Eschyle, puisque les peintres se font les traducteurs des poètes. Le Hamlet de Shakespeare est, peut-être, la création littéraire la plus difficile à exprimer en peinture. Il le dit lui-même, en frappant sur sa poitrine: « J'ai là quelque chose qu'aucune manifestation ne peut rendre. » C'est un caractère complexe et vague, quoiqu'il soit en même temps très réel: nature rêveuse et inquiète, qui hésite et disserte toujours devant l'action, et qui cependant tue Polonius comme un rat tué d'assassin, de son père, tue le frère d'Opheïlie; esprit judicieux et sensé, qui touche pourtant à la folie; monarque qui lance à travers son accès des plus purs éclairs de la raison; misanthrope qui est passionné pour la justice; fils dévoué, qui martyrisa sa mère; amant impétueux qui raille sa bien-aimée. Hamlet est, la plus indéfinissable de tous ces types créés par les poètes. Qu'est-ce qu'Hamlet? la piété filiale, la vengeance humaine, la justice divine, le scepticisme, la réverie, le devoir, la réflexion, la fatalité? C'est à la fois tout cela, et bien plus encore.

M. Lehmann a rencontré dans sa peinture quelques-uns des traits d'Hamlet, mais non pas l'ensemble du caractère. Son personnage est vu de face, de grandeur naturelle, jusqu'aux genoux. Il est enveloppé de son deuil solennel, comme dit Shakespeare, vêtements noirs sur lesquels tranche une ligne de linges mat, au cou et aux poignets. Il porte une toque noire et de longs cheveux qui tombent de chaque côté comme des branches de saule pleureux autour d'une urne funéraire. Sur son front, plus de tempêtes, est incliné vers le sol, et ses yeux voilés contemplent au-dessous de sa ceinture assise. Ses belles mains sont abandonnées le long des plis d'un manteau négligemment drapé.

» C'est une audace singulière et peut-être imprudente à l'artiste d'avoir voulu peindre en peinture un tel personnage abstrait, hors des actes successifs de son rôle. L'Hamlet de M. Lehmann dit sans doute en lui-même: « Mon père, ton commandement figurera seul sur les tablettes de mon cerveau. » Ou bien: « Mourir... dormir. Rêver peut-être. » La contemplation pure se prête-t-elle aux moyens des arts plastiques? M. Ary Scheffer, en d'autres, semble avoir trouvé dans les Mignon de Goethe. M. Lehmann a fait certainement, dans son Hamlet, une belle figure de rêveur, quoique le front, un peu fuyant, convienne encore davantage à un homme d'action.

» L'Opheïlie, en pendant, est représentée au moment où elle offre des fleurs à son frère Laerte qu'elle ne reconnaît plus. La pauvre folle a des fleurs partout, dans sa draperie relevée en corbeille, dans les cheveux, sur son sein, dans sa main gauche. Elle est de face; comme l'Hamlet, et ses grands yeux vous regardent fixement. Une légère demi-teinte voile presque son visage, mais la lumière frappe son cou bleuté de veines et ses fines épaules. Son corsage est ouvert en désordre; sa robe, de riche étoffe, est bariolée de rouge et de bleu. On a cru, à tort, la bizarrerie de son ajustement et de sa coiffure. Dans Shakespeare elle est couronnée de paille et de guirlandes.

» Il faut féliciter M. Lehmann de se maintenir dans la haute poésie, tout en lui conseillant de se tourner vers l'art grec ou italien, plutôt que vers les fantaisies du Nord, Shakespeare et Goethe, par exemple. Les qualités presque contraires au talent de M. Lehmann. Il y a dans son art, et même dans Shakespeare, un certain mysticisme que M. Ary Scheffer atteint par l'exaltation de son sentiment, que M. Eugène Delacroix traduit à merveille par le vague indéfini de sa peinture. Il y a une réverie profonde et nuageuse qui s'accuse par l'expression ou par l'atmosphère de la couleur, plutôt que par la précision des formes. Le génie a ses latitudes comme l'espace géographique. Winkelmann, quoiqu'il fût d'origine allemande, faillit mourir de mélancolie quand, après avoir vécu à Rome au milieu des études antiques, il revint visiter le ciel de son pays.

THÉÂTRE ROYAL FRANÇAIS.

» APRÈS l'isolement dans lequel nous avait laissé le chômage de Pâques, notre Théâtre français a fait, jeudi dernier, sa réouverture par un coup de maître, deux pièces nouvelles! en présence d'un public nombreux et élégant. Nous aurons même que ce soir-là la salle semblait exhaler plus que de coutume un parfum de recherche et de fine élégance; c'est qu'aussi l'élite de la société s'était donné rendez-vous pour venir entendre la musique composée sur les paroles d'un opéra français, *l'Esclave du Camoëns*, par M. Van der Does; le pianiste de S. M. la Reine, l'aimable compositeur dont nos salons ont déjà plus d'une fois répété les jolies romances. Chacun s'attendait à une musique vive, légère, spirituelle, écrite dans le goût du jour, dont les mélodies seraient gracieuses, pleines de charme, et dont l'instrumentation dénoterait en même temps la science et l'aptitude du maître. Tout cela se trouve dans la partition de M. Van der Does, mais l'interprétation en a été mangée en partie.

L'ouverture, exécutée par l'orchestre avec vérité, précision et sentiment, avait déjà justifié en partie les espérances du public. Voilà ce qu'on a pu dire d'un compositeur à avoir de bons interprètes pour son œuvre; mais si la représentation n'a pas produit tout l'effet qu'on en attendait, si les jolis airs, pleins de grâce et d'expression, écrits pour le rôle de la gitana, n'ont pas provoqué des applaudissements plus enthousiastes; enfin, si l'outrage à langui, si l'intérêt ne s'est pas soutenu, faut-il s'en étonner, quand on saura que, par une combinaison dont nous avons peine à nous rendre compte, on n'a pas su faire choix pour un rôle aussi difficile, d'une actrice à la voix suave, pure, flexible et sachant, avec un charme infini, se jouer de toutes les difficultés du chant? Comment n'a-t-on pas compris que pour remplir le rôle de Griselda, cette gitana qui par ses chants et les grâces de sa personne séduit tous les jeunes seigneurs de Lisbonne, et même une tête couronnée; il fallait l'actrice la plus capable de faire accepter que ces séductions fussent possibles? Pour quoi n'avoir pas écrit ce rôle pour celle qui en eût fait le succès? On n'eût pas compromis des airs pleins de grâce et de mélodie, que le public a applaudis avec réserve dans la crainte que celle qui les interprétait ne s'attribuât une part du succès.

Nous regrettons bien vivement que le petit effet produit par Mme Quindant dans le rôle de Griselda, ait arrêté l'élan du succès que doit obtenir une partition écrite avec autant d'esprit et de charme que de science et de talent. Le froid que cette actrice a jeté sur la représentation, a mis tout le monde mal à son aise. Horozzo, dans le rôle du Camoëns, était gêné, nous n'avons pas reconnu sa supériorité accoutumée, malgré le talent et l'expression qu'il a montrés dans le bal air qu'il interrompit si étrangement sans doute de réchauffer la scène, précipitant parfois la représentation à manquer d'ensemble, les rôles n'étant pas tous bien sus, et il nous a semblé que la pièce avait par conséquent été répétée. Il

me de lettres qui avait figuré dans le scandaleux procès de Rouen ; con-
solez-vous, mon cher, de votre échec sur notre première scène, en vous
appelant le triomphe que vous avez obtenu sur une *Sème inférieure*.
(Idem.)

Hier, une de ces averse subites, qui depuis quelques jours retardent
l'éclosion du printemps, avait forcé les promeneurs du boulevard
Montmartre à se réfugier dans le passage des Panoramas. Au milieu de
la foule qui se pressait sous cet abri tutélaire, un monsieur sentit soudain
l'une de ses poches s'alléger du poids de sa bourse, qu'un jeune
homme parfaitement mis s'était chargé de faire disparaître. Sans être
néerlande, le volé se pencha à Poirelle de son volceur.

— Mon Dieu, monsieur, lui dit-il, seriez-vous assez bon pour me rendre
une bourse que vous avez tronquée, et que je viens de perdre dans
votre poche ?

Le voleur s'empressa de s'exécuter, heureux d'en être quitte pour un
mot spirituel. (Idem.)

Le général De Caen avait pour officier d'ordonnance le commandant
son frère. Nous ne savons plus en quelle année ni en quelle circonstance,
ce frère, peut-être en mission dans la Normandie, fut arrêté par un gendarme
qui lui demanda ses papiers, puis procéda ensuite à son interrogatoire. —
— Dieu, venez-vous ? — De Caen. — Où allez-vous ?

— Au camp. — Comment vous nommez-vous ? — De Caen. — Votre
état ? — Aide-de-camp. — De qui ? — Du général De Caen. — Ah ! que
de cancan, riposta le gendarme en tournant les talons.

C'est l'histoire de ce vieux grognard à qui Napoléon demandait son
nom et son pays : — Mon Empereur, je me nomme Ambroise Ser-
voise, de Pontoise, Oise. — L'en suis bien sûr, répliqua le héros qui
regardait toujours comme une bonne fortune les plaisanteries qui
le délassaient des travaux de la campagne. (Idem.)

LA FIANCEE DU MINEUR

LA VIE EST une vie bien pénible, bien différente de celle que nous
méritons, que la vie des mineurs ! Nous, qui sommes habitués
à jouir de la brillante lumière du soleil, à nous ranimer aux
feux de ses rayons bienfaisants ; qui avons sous les yeux les
tableaux variés que la nature crée sans cesse, nous ne pouvons guère
nous faire une idée de leur existence souterraine ! A peine nous doutons-
nous que, pour fournir aux besoins de notre industrie ou de notre luxe,
une foule d'hommes se condamnent à passer une partie de leur vie, plu-
sieurs même leur vie tout entière, dans les entrailles de la terre, éclairés
seulement par la pâle lueur des lampes, exposés à des dangers de toute
espèce.

Rien de plus affreux, au premier aspect, que leur sort ! Mais telle est
la force de l'habitude, que le mineur ne pense guère à regretter, pendant
les jours du travail, ce dont il ne peut jouir qu'aux jours de fête et de
repos. De cette vie laborieuse, retirée, frugale, naissent pour lui des
vertus qui lui font aimer la vie et bénir la Providence. Il aime sa profes-
sion, à peu près comme le Lapon préfère aux contrées les plus riantes et
les plus fertiles, les neiges éternelles, les landes stériles de sa patrie et
la triste hutte enfumée où il a reçu l'éducation.

Le mineur porté dans ses travaux à une égalité persévérante qui en
allège le poids ; dans ses rapports avec ses chefs, une soumission corres-
pondante à l'esprit de justice qui préside au commandement ; enfin, dans
ses relations avec les étrangers qui osent descendre dans ses fosses pro-
fondes, une politesse simple et respectueuse, une sollicitude ingénieuse
à écarter d'eux la fatigue et le danger. C'est au sein de leurs sombres
ateliers, que je suis venu étudier leurs mœurs, et lorsque, guidé par le
peron le plus attentif, j'eus quitté la surface terrestre, qu'éclairant la
lueur mélancolique de la lune, pour m'enfoncer rapidement dans les
profondeurs d'un puits de plus de sept cents pieds, il me semblait que
j'essayais une nouvelle vie.

Avant la fatigue, j'ai parcouru dans toutes les directions ces longues
sinuosités par lesquelles l'industrie humaine étend ses conquêtes. Et moi
aussi, couché sur le non carbonique, j'ai manié le pic et le marteau, et j'ai
pu calculer à combien d'efforts un mineur se condamne pour ravir aux
entrailles de la terre les matériaux qui ne lui rapportent que le plus mi-
dique salaire.

Dans les intervalles du repos, assis au milieu de ces bonnes gens, je
suis plus à l'entendre causer sans contrainte, et leur confiance naïve
n'a point trompé mon avidité curieuse. Là, j'ai vu des hommes satisfaits
de leur sort, et n'en demandant pas d'autre.

Sombres asiles, puis-je me rappeler sans émotion les spectacles que
vous m'avez offerts ? puis-je oublier les souvenirs que vous m'avez laissés ?
Oh ! non, ils sont gravés profondément dans mon cœur ; ils m'émou-
vent si souvent au temps de ma jeunesse ! Aussi ne mourront-ils qu'avec
moi. Et même je ne puis me résoudre à laisser périr dans l'oubli les
souvenirs de tant de scènes terribles ou attendrissantes, dont j'ai été le té-
moin. Je m'y retrouve encore lorsque je les raconte.

C'était dans un des villages du nord de la France. Là, au milieu d'une

population tout entière occupée aux travaux des mines, vivait Pierre
et Marguerite. Le père de Pierre, un homme robuste et vaillant, avait
ses pieds, qu'il courait aux puits des mines ; il y descendait, et par ses
jeux, sa gentillesse, il égayait les travaux de son père. Plus tard, lorsque
les traits gracieux de l'enfance s'effacèrent pour faire place aux traits
plus formés de l'adolescence, Pierre devint un bon ouvrier, et après son
père, c'était lui qui était le plus capable de diriger les travaux.

Il ne faut pas croire que le mineur devait frapper en toute assurance ;
il aurait parcouru, sans s'égayer, les longues galeries souterraines, et
incapable de frissonner dans les ténèbres, il expliquait gaiement, et par
des raisons toutes naturelles, les mystères dont ses compagnons avaient
l'habitude de s'effrayer mutuellement. Seul, peut-être, il ne tremblait
pas quand on parlait de ce lieu de mines profondes, et qu'on disait que
le malin le plus agité ne pouvait y aller sans se faire enlever.

Un soir que le père de Pierre revenait d'un village voisin, il entendit
des gémissements. Il était bon, jamais un cri de détresse n'était en vain
arrivé jusqu'à lui. Il s'arrêta, tureta dans les taillis qui bordaient les
deux côtés du chemin qu'il parcourait. Quel fut son étonnement ! Un
enfant couvert de quelques haillons s'agitait sur l'herbe, et levait ses
petites mains vers le ciel comme s'il eût imploré du secours. Des larmes
mouillaient ses petites joues pâles, et le son rauque de sa voix annonçait
que, depuis longtemps, le hasard ou la méchanceté l'avaient ainsi livré
à la pitié des passants.

Le vieux mineur, à ce spectacle inattendu, sentit son cœur se briser.
Il pensa à son fils, à son cher Pierre, et il s'agenouilla vivement près du
pauvre petit. Comme si ses paroles pouvaient le consoler, il lui parla, lui
prouva son appui, et, tout en s'efforçant de le calmer, il rassembla les
lambeaux qui le préservaient de l'intempérie de l'air, l'enveloppa dans
son tablier de cuir et l'emporta, en lui donnant de nombreuses baisers, et
en cherchant à apaiser ses douloureux gémissements.

— Femme, dit-il en ouvrant la porte de son logis, dévins quel pré-
sage pour ce pauvre petit. Tu m'approuveras, j'en suis bien certain, car je connais ton cœur !

Pour toute réponse, la mère de Pierre tendit la main à son mari.
Alors elle sut par quelle aventure une jolie petite fille, entrainée dans la
maison ; elle la regarda comme son enfant. C'est ainsi que Marguerite
fut rendue à la vie, trouva une famille, elle qui avait tout perdu, et
semblait destinée à devenir la proie des animaux carnassiers qui devor-
raient souvent les bois et les clairières.

Or, ils grandirent ces deux enfants, et comme ils étaient toujours en-
semble, qu'ils ne pensaient qu'à se plaire, ils s'aimèrent bientôt avec ten-
dresse. Aux noms de frère et de sœur qu'ils se donnaient, en succédèrent
de plus doux. Leurs cœurs s'entendirent ; ils rêrèrent un avenir, une
félicité qu'ils ne connaissaient pas, et Pierre demanda à son père de lui
donner Marguerite pour compagne. C'était le vœu des bons parents. Com-
me les cœurs des jeunes gens battirent, lorsque le père de Pierre leur
dit : « Fixez vous-même le jour de votre bonheur ! »

Ce fut bientôt ; et ils étaient si aimés, ils méritaient si bien de l'être,
que, pour tout le monde, ce fut aussi un jour de fête. On leur donna
leurs fiançailles. On quitta les travaux, les mines furent désertes, les
tables se dressèrent, les bouquets ornèrent les corsets des jeunes filles,
les boutonnières des garçons. Partout on entendit des cris de joie et le
bruit des instruments qui répliquaient les pas des danseurs réunis sur le
gazon.

Mais voilà qu'au milieu de la fête, on remarqua que Pierre était venu
douloureusement embrasser sa jolie fiancée.

Après, il avait dit mystérieusement à ses jeunes compagnes : « Rété-
nez-la, c'est le moment de la surprendre, et c'est maintenant que je dois
lui remettre les présents. »

On le vit s'éloigner en souriant et en plaçant un doigt sur sa
bouche, comme pour recommander le secret. Il tourna lentement autour
de la maison, parut prendre un chemin détourné qui conduisait à d'an-
ciennes mines, et puis Pierre ne revint plus.

Il ne revint pas le soir, il ne revint pas le lendemain. On le cher-
cha, on l'appela, on l'attendit. Trois jours, quatre jours, mais plus un
mois, un an s'écoulèrent, et Pierre ne revint jamais.

Le jour des fiançailles, aussitôt qu'on se fut aperçu de cette longue
absence, on suspendit les jeux, la fiancée pleura, se tordit les bras. Les
mineurs, conduits par le père de Pierre, parcoururent tous les passages
des mines, ne laissant pas la place d'un homme sans examen. Et rien,
rien, ne vint leur donner l'espoir de retrouver même le moindre
reste de leur compagnon, de leur ami.

Marguerite faillit mourir. Elle ne revint à la vie que pour la consu-
crer au père, à la mère, et à son Dieu. Elle ne pleura plus ! Elle aussi !
Mais la reconnaissance lui donna un courage surnaturel. Elle détacha
son bouquet, sa couronne de fiancée, et, en les serrant avec son cœur,
dit : « J'attendrai son retour ! »

Pour être sûr de ne pas l'oublier, elle se fit un talisman. Elle se fit un
cœur de papier, et elle y écrivit : « Pierre, mon amour, mon espoir, mon
cœur. » Elle le porta toujours sur elle, et elle ne le quitta jamais.